

firent entendre dans les ravins environnants, et successivement plusieurs têtes empanachées de sauvages se montrèrent par dessus les buissons. Enfin l'un d'eux se hasarda en pleine clairière. Marshall, tout bouillant d'ardeur, fit feu de son revolver.

Ce fut là une grande imprudence, car l'oreille exercée des Peaux-Rouges reconnut la nature de l'arme, et en conclut que la petite caravane était de force minime. Aussitôt les Pawnies firent irruption avec d'affreux hurlements. Le lieutenant déchargea successivement les cinq coups de son arme impuissante ; il ne réussit qu'à blesser trois Indiens. Quatre autres, sans blessures, s'élançèrent contre lui : ils savaient bien que ce n'était pas une fusillade de chasseurs, et méprisaient profondément les soldats réguliers.

Oakley épaula sa bonne carabine, l'Indien le plus proche tomba avec un hurlement de rage. Mais les trois survivants restaient intacts, leurs armes chargées : la partie était encore inégale et la position étrangement dangereuse. La grande difficulté était d'échapper à leur feu et de transformer la bataille en lutte corps à corps.

Au moment où Oakley se concertait à ce sujet avec Marshall, une clameur effrayante se fit entendre derrière les Sauvages ; elle fut suivie d'un coup de feu. L'un des Pawnies tomba raide mort.

Les deux autres se retournèrent pour faire face au nouvel ennemi qui les prenait ainsi à l'improviste ; mais, au même instant, la lourde crosse d'une carabine s'abattait avec une violence irrésistible sur la tête de l'un d'eux, et l'étendait par terre comme un bœuf assommé. Puis, avec la rapidité d'un Tigre, le nouveau venu enlaça dans ses bras le dernier Sauvage, l'enleva comme un enfant et le brisa contre les rochers, sans qu'il eût pu pousser un cri.

—QUINDARO !! s'écria Oakley en reconnaissant le fantastique auxiliaire qui était survenu si à propos.

—Quindaro, à votre service.

Et sans dire un seul mot de plus, cet homme étrange se mit à remonter la montagne avec une agilité inouïe.

—Arrêtez-vous un moment ! Quindaro ! un seul instant ! crièrent ensemble Oakley et Marshall.

—Non ! j'ai autre chose à faire encore, répondit-il en disparaissant : nous nous rencontrerons plus tard.

Au bout d'une seconde le bruit de ses pas s'était évanoui.

Bientôt reparut le vieil Ermite, et la route se continua sans autre incident. Arrivés à la rivière Laramie, les trois voyageurs se procurèrent aisément un bateau, et, comme il s'agissait simplement de suivre le fil de l'eau, Marshall et le vieux John arrivèrent au Fort, ou plutôt à ses ruines, avant la tombée de la nuit. Oakley était resté en arrière pour conduire Dahlgren en côtoyant le fleuve : néanmoins il arriva avant que l'obscurité fut complète.

Les Sauvages avaient quitté les environs du fort, quelques soldats s'étaient groupés dans ce dernier refuge. Marshall obtint d'eux un récit confus de ce qui s'était passé ; mais aucun détail ne pût lui être donné sur le sort de sa femme et de son enfant : on ne savait rien à leur égard.

Pour le père, pour l'époux, ce fut une vraie agonie de désespoir. L'incertitude, plus cruelle que la réalité, le mordait au cœur avec ses terribles appréhensions ; l'image implacable du vindicatif Pawnie surgissait comme un fantôme menaçant, au milieu de ce tourbillon de pensées amères. Le malheureux lieutenant se laissa tomber sur le sol et y resta immobile dans un transport de douleur.

La main amie du vieux John le tira doucement de sa mortelle atonie.

—Du courage ! dit-il ; ne vous abandonnez pas à cet abattement stérile, indigne d'un homme de cœur ! il faut agir, maintenant, et non pleurer. Qui vous dit qu'elle n'est pas vivante et implorant votre secours. Voici l'heure de montrer du courage et de faire voir que vous savez vous dévouer pour elle.

A cet instant arriva un soldat qui pût fournir quelques

détails sur ce qui s'était passé, il indiqua la route prise par Wontum lorsqu'il avait enlevé l'enfant, route suivie par la mère.

Marshall se disposait à se mettre aussitôt en chasse ; mais le détachement de soldats lancés à la poursuite du ravisseur étant revenu après d'infructueuses recherches, le jeune lieutenant renvoya le départ au lendemain pour leur laisser le temps de prendre un peu de repos.

Oakley et le vieillard partirent sans attendre les soldats, aimant mieux agir seuls qu'avec des auxiliaires qu'ils considéraient comme nuisibles, ou au moins profondément inutiles.

CHAPITRE V

POURSUITE—PUITE DU TIGRE

Wontum ne s'était point attendu à être poursuivi de si près par la mère. Il avait supposé qu'un grand nombre de soldats quitteraient le Fort pour le rechercher, et qu'alors un assaut pourrait être donné avec toutes les chances possibles de succès.

Cependant il avait songé aussi à attirer dans les bois la mère désolée, et s'était réservé l'espoir de s'en emparer aisément. Ses espérances étaient dépassées. Le Fort allait tomber sous une nuée d'assaillants : l'heure du triomphe et de la vengeance était arrivée.

Un rayon de joie cruelle illumina son farouche visage lorsqu'il aperçut Manonie s'élançant des ramparts et traversant la vallée avec la rapidité d'un oiseau. Sa proie courait vers lui !

Ce fut avec une orgueilleuse inquiétude—aussitôt dissipée—qu'il constata l'agilité de la jeune femme. Les trois années de civilisation qui venaient de s'écouler n'avaient point anéanti ses facultés sauvages : il retrouvait *Cœur-de-Panthère*, l'indomptable fille des bois que n'arrêtaient ni la montagne, ni le fleuve, ni la forêt.

Wontum s'arrêta, moitié pour l'attendre, moitié pour contempler la chute du Fort. Bientôt la mêlée se ralentit, l'incendie s'alluma, les soldats se dispersèrent, fuyant éperdus dans toutes les directions.

Laramie avait vécu !... Et Manonie approchait !

Le cœur du chef Pawnie se gonflait d'une joie farouche ; ses yeux voyaient flotter dans l'air le spectre de la vengeance, ses oreilles entendaient les cris des victimes !...

Manonie arriva comme une flèche. le petit Harry était assis par terre à côté de l'indien, pleurant et se désolant : lorsqu'il aperçut sa mère, il vola dans ses bras et se suspendit à son cou. Elle fit aussitôt volte-face et reprit le chemin du Fort, mais Wontum l'arrêta en lui disant :

—Que *Cœur-de-Panthère* prenne du repos.

—Pas auprès de vous, monstre infernal que vous êtes ! s'écria-t-elle.

—Wontum n'est pas un monstre. Il est un grand guerrier ; il tue ses ennemis.

—Et il dérobe les enfants ! Wontum n'est qu'un voleur ignoble !

—Ugh !

—Pourquoi avez-vous enlevé mon fils ? N'est-ce pas là un misérable exploit, indigne d'un grand guerrier !

—*Cœur-de-Panthère* veut-elle ravoïr son enfant ?

—Oh ! oui ! rendez-le moi et je vous serai reconnaissante toute ma vie !

—Qu'elle devienne la femme de Wontum.

—Comment le pourrai-je ? je suis mariée déjà.

—Ugh ! *Cœur-de-Panthère* va venir avec le chef.

—En quel lieu ?

—Aux wigwams du pays des Pawnies. *Cœur-de-Panthère* deviendra la squaw de Wontum, sinon l'enfant sera tué. Al-lons.

Le Sauvage saisit de nouveau le petit Harry et se dirigea brusquement vers le Fort qui venait d'être pris par les Indiens. Pour traverser la rivière Laramie, il prit un petit canot amarré sur la rive et se dirigea vers le théâtre du carnage.